

Zeitschrift: Bulletin technique de la Suisse romande
Band: 104 (1978)
Heft: 5: SIA spécial, no 1, 1978

Sonstiges

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 26.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Editorial



Quelles alternatives pour la construction ?

Réflexions après des journées d'études

Pour la troisième fois, le groupe spécialisé SIA de la construction industrielle conviait les professionnels de la branche à se retrouver, hors de la routine quotidienne, et à consacrer deux jours à échanger leurs réflexions dans le cadre paisible d'Engelberg.

De la salle de conférence, le regard se portait sur le cirque rocheux dit « Fin du monde » et sur le cimetière du cloître ; la neige et les frimas semblaient se mettre à l'unisson de certaines perspectives de la construction et le sigle SIA, suspendu sous le porche d'une petite chapelle, faisait l'effet d'un ex-voto.

De fait, l'exposé de M. H. J. Frei, vice-président de la Conférence suisse de la construction, ne portait guère à l'optimisme dans son analyse de la situation actuelle de la branche et des perspectives immédiates. La fragilité de tout pronostic fait que cet aspect de l'exposé n'a qu'une valeur restreinte. On retiendra surtout la dépendance accrue à l'égard des pouvoirs publics, dont les commandes n'ont diminué que de 5 % depuis 1973, alors que les mandats privés ont connu une chute de 40 % dans le même laps de temps. On ne peut que se rallier à l'appel de l'orateur en faveur d'une saine politique des prix, notamment de la part des collectivités publiques, personne n'ayant finalement intérêt à voir des entreprises fournir des prestations à un prix inférieur au coût des travaux.

Le professeur Pozzi, de l'EPF de Zurich, a heureusement imprimé une direction plus fructueuse aux réflexions en se penchant sur les moyens propres à améliorer le rendement global des activités de planification, de développement et de réalisation dans la construction. Mais pour exercer une

influence plus efficace sur l'ensemble des projets, l'ingénieur doit améliorer ses connaissances en économie, de sorte que le professeur Pozzi propose une nouvelle formation d'économiste en construction, dont les études comporteraient quatre semestres d'architecture ou de génie civil dans une EPF, puis six semaines de spécialisation en économie de l'ingénieur. La main sur le cœur, qui pourrait nier que, parmi les activités techniques, la construction soit parfois une des moins rationnelles ?

Toute cour aussi relevée que celle qui gravitait autour des oracles d'Engelberg a son fou du roi, dont le rôle est d'asséner des vérités premières, de la façon la plus désagréable possible. C'est M. Pestalozzi, directeur de l'Institut Duttweiler, à Rüschlikon, qui s'est chargé avec brio de ce rôle, point si ingrat qu'il n'y paraît. Tous les clichés y ont passé, du massacre de la nature par l'industrialisation à la perversion des grandes concentrations économiques et industrielles, en passant par l'exigence d'une meilleure répartition de la prospérité ou d'une véritable démocratie, etc. La verve et l'agressivité de l'orateur ont fait merveille, puisqu'elles ont masqué le fait que bien de ses remarques sont malheureusement fondées et qu'il ne suffit pas d'agiter, avec quelque violence que ce soit, des idées générales pour apporter des solutions aux problèmes de notre temps. On est réconforté de savoir que M. Pestalozzi laisse aux experts que nous sommes le soin d'édifier un monde meilleur d'après ses slogans...

L'intérêt des journées d'Engelberg a été d'offrir aux participants une vue plus large du contexte dans lequel se déroulent leurs activités. En écoutant un biochimiste ou un secrétaire syndical exposer leurs conceptions du développement technologique, les auditeurs ont eu l'occasion de mieux comprendre que la construction n'est pas le nombril du

monde et qu'envisager son avenir comme un but en soi comportait le risque d'un décalage funeste avec la réalité. Les discussions en groupe ont malheureusement montré qu'il est extrêmement difficile de s'arracher aux préoccupations matérielles immédiates pour essayer de sonder autrement l'avenir que pour essayer d'y détecter les signes du retour d'une meilleure conjoncture.

C'est devenu un lieu commun que d'affirmer que la technologie n'est ni bonne ni mauvaise en soi, mais que l'usage que l'on en fait la rend bénéfique ou maléfique. Et pourtant, on trouvait parmi les participants aussi bien des gens persuadés que le salut de l'humanité dépend d'un développement technologique, donc économique, sans limites, que des partisans d'un coup de frein définitif à l'expansion, aussi bien technique qu'économique.

Pour en rester sur le plan philosophique, nous pensons que l'approche du professeur Cramer, directeur de l'Institut Max-Planck de médecine expérimentale à Goettingue, mérite un intérêt tout particulier. L'orateur dégage les similitudes entre le comportement de systèmes biologiques et de la société pour mettre en évidence le parallélisme entre l'évolution de la nature et celle des activités humaines. Tirer de l'observation de la vie, à tous les échelons, des principes de conduite des sociétés humaines n'est pas aussi dépourvu de réalisme que le pensaient certains auditeurs. La croissance exponentielle sans limite n'existe pas dans la nature, qui recourt à des mécanismes régulateurs pour la corriger. Les étapes importantes du progrès technique se succèdent à un rythme sans cesse accéléré. Si l'on songe que les ressources naturelles que la technique exploite sont limitées, on admettra que l'idée maîtresse du professeur Cramer — progrès par le renoncement — est aussi bien applicable au développement de l'humanité qu'elle est appliquée par la nature. On constate en effet que cette dernière arrive toujours à une amélioration de qualité par un renoncement à certaines caractéristiques. Des limites sont assignées à la croissance par d'inéluctables impératifs, aussi bien à l'échelle microscopique que macroscopique : le nombre maximal de bactéries se multipliant dans un certain milieu est donné par leur densité, et non par la quantité de nourriture disponible ; la croissance de la taille des animaux a conduit dans des impasses et s'est soldée par la disparition des plus grands d'entre eux. Optimum et maximum ne sont pas, et de loin,

des notions identiques. La sagesse ne commanderait-elle pas de s'inspirer de méthodes qui ont fait leurs preuves depuis l'aube de notre monde ? A ceux qui douteraient de la valeur pratique des conclusions inspirées au professeur Cramer par ses observations, nous recommandons la lecture de son ouvrage « *Fortschritt durch Verzicht* » (Nymphenburger Verlagshandlung, Munich, 1975). Loin de renier le progrès, l'auteur nous invite à en ralentir la quête pour mieux profiter de ses bienfaits.

Les spécialistes de la construction qui se sont exprimés après le professeur Cramer ne l'ont pas contredit, s'attachant à éclairer les aspects d'un développement de leur branche qui ne passerait pas exclusivement par la croissance, mais par l'amélioration de la qualité des constructions aussi bien que des conditions dans lesquelles elles sont réalisées.

On peut regretter que les participants n'aient été qu'une centaine, dont sept Romands (qui n'avaient que plus de mérite à faire le long déplacement d'Engelberg). On déploiera également que tous les auditeurs n'aient pas su se dégager de leurs préoccupations immédiates pour essayer d'imaginer ce que sera leur métier demain. La qualité des exposés et le cadre offert par Engelberg enneigé y invitaient pourtant. La visite de l'abbatiale et les paroles du moine qui nous a accueillis lors de la réception au cloître incitaient à élever notre point de vue et à reconnaître que la solution de problèmes matériels ne saurait être la fin dernière de notre activité. Pourquoi certaines ornières sont-elles si profondes ?

Nous ne sous-estimons pas l'ampleur du problème qui consiste à assurer aux collaborateurs d'une entreprise leur emploi, donc leurs moyens d'existence, et à rémunérer le capital qui a permis sa création. Ce n'est toutefois pas en se cramponnant à des schémas révolus que l'on préparera cet avenir. C'est dans cette perspective que nous présentons à nos lecteurs les réflexions d'un professionnel. M. Bernard Koechlin a bien voulu rédiger et préciser à l'intention du Bulletin technique de la Suisse romande les idées qu'il avait exposées à Engelberg. L'article qui suit a aussi bien le mérite de mettre le doigt sur certaines faiblesses de la situation actuelle, proposant des mesures qui ne plairont pas à tous, que d'élaborer de nouvelles structures propres à assainir le marché de la construction, pour le bien du plus grand nombre.

Rédaction.

Développement sans croissance ?

Le point de vue d'un entrepreneur

par BERNARD KOECHLIN, Genève

Nous venons de vivre une période de forte décroissance et nous nous attendons à une croissance proche de zéro pour l'ensemble de la branche de la construction dans la prochaine décennie. Ceci est une donnée du problème. Notre branche doit en prendre son parti et s'adapter à la situation, son rôle, comme celui de toute branche économique, étant de servir la collectivité.

Même si la croissance s'arrête, le développement générateur de progrès technique reste indispensable.

- D'abord parce que le progrès sous toutes ses formes est un besoin fondamental des hommes.
- Ensuite, parce que c'est surtout le progrès technique qui a apporté la prospérité à bien des hommes dans

les pays développés. Il leur a permis de ne plus dépenser toutes leurs forces dans la lutte pour la subsistance. S'ils n'ont pas utilisé le temps et l'énergie ainsi dégagés à des tâches nobles, ce n'est pas la faute du progrès technique.

Le progrès technique n'est pas à l'origine de tous les maux dont on accuse, souvent avec raison, le monde industriel. Le problème, c'est de l'utiliser à bon escient. Ce n'est pas en arrêtant le progrès technique qu'on accélérera le progrès spirituel.

- Enfin, le progrès technique est très important dans un monde aux ressources limitées car il permet de réduire le gaspillage.